

Martine et Caroline voyagent. Histoire de genre ou genres d'histoire ?

Christophe Meunier

► **To cite this version:**

Christophe Meunier. Martine et Caroline voyagent. Histoire de genre ou genres d'histoire ?. Le Genre dans la littérature pour enfants, Mar 2019, AMIENS, France. halshs-02155822

HAL Id: halshs-02155822

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02155822>

Submitted on 8 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Martine et Caroline voyagent. Histoire de genre ou genres d'histoire ?

MEUNIER Christophe

Docteur en Géographie

Formateur à l'ESPE Centre Val de Loire | Université d'Orléans

Laboratoire InTRu | Université de Tours

AMIENS

Maison Jules Verne

Cycle de conférences sur le genre dans la
littérature populaire

30 avril 2019

En 1954, les éditions Hachette et Casterman sortent deux albums pour enfants aux titres assez proches. Chez l'éditeur français, on trouve *Le Voyage de Caroline* ; chez l'éditeur belge : *Martine en voyage*. Dans les deux cas, il s'agit du deuxième album de ce qui deviendra une série.

En guise d'introduction à cette communication, je voudrais faire une lecture critique et rapide de ces deux albums et je commencerai par *Martine en voyage*, un album moyen format, *in-quarto* de 19 pages.

Page 3, Martine est dans le jardin avec une amie. Sous l'image, le texte raconte : « Martine ne sait ni lire, ni écrire, ni compter, mais elle joue à la balançoire et court après les papillons avec son amie Cacao. Cacao est une poupée extraordinaire : elle parle, elle danse, elle marche sans tomber. Grande comme Martine, elle est encore plus étourdie : elle ne sait même pas son nom, qui pourtant n'est pas très difficile à retenir ».

À la page suivante, la fillette et sa poupée, rendue vivante par l'effet de son imagination, s'ennuient enfermées dans la maison : elles s'ennuient et rechignent à étudier. Elles trouvent vite une solution à cet ennui : elles plient bagage, quittent le foyer pour partir en voyage.

« Pour voyager Martine a mis sa plus jolie robe. On voit danser son ombrelle au-dessus de son chapeau de paille garni de cerises. Cacao porte la valise. [...]

- Où allons-nous ? demande Cacao.

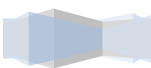
- En Afrique.

- Est-ce loin l'Afrique ?

- Oh oui, répond Martine. Très loin. Il faut prendre le train et le bateau. »

Et très vite, le manque d'instruction va jouer : les deux enfants ne parvenant pas à lire les panneaux d'indication, se perdent, manquent le bateau pour l'Afrique. Martine se tache sur un banc fraîchement repeint dont elle n'a pas pu prendre connaissance du contenu du mot qui y était posé : « Prenez garde à la peinture ! ». Bref, le voyage, cette irrépressible envie de liberté, se transforme en stress lorsque la nuit arrive et que les deux fillettes se retrouvent perdues au milieu de la forêt.

C'est une famille de lapins, tout droit sortis de *Bambi* de Walt Disney, distribué en France et en Belgique en 1947, qui va aider Martine et Cacao à retrouver le chemin de la



maison. Leur « voyage » n'aura en fait consisté qu'en une boucle partant de la maison et conduisant à la maison, sans trop s'en éloigner. Quel enseignement, car il semble en falloir un, les deux jeunes filles ont-elle à tirer de cette aventure ? Lisons donc la dernière page !

« Le lendemain matin, [Martine et Cacao] apprennent par cœur leur alphabet. Martine fait ses additions sans faute. Cacao promet de ne plus oublier son nom. Plus tard, beaucoup plus tard, elles feront toutes deux un second voyage. Elle s'amuseront à compter les arbres et elles auront beaucoup de plaisir à lire les écriteaux qu'elles rencontreront en chemin ».

Moralité : le voyage n'est pas l'affaire de petites filles. Avant de partir à l'aventure, il faut bien étudier et bien écouter ses parents.

Le Voyage de Caroline sort en décembre 1954 : « Caroline a reçu une lettre de Pitou, la petite panthère. Celle-ci écrit : " Je vous invite à venir passer vos vacances dans mon pays, aux Indes. Prévenez Pouf, Noiraud, Boum, Youpi, Pipo et votre nouvel ami, Bobi. En passant par le désert, demandez à Kid, le petit lion, de vous accompagner. Venez vite, je vous attends. Signé : Pitou." »

Dès le dos de couverture et la page de titre, le lecteur est embarqué dans l'histoire et le voyage. Caroline et six de ses petits amis montent précipitamment dans un train. Tous ont fait leur bagage et semblent s'être préparés à l'expédition. Bobi, le dernier né des Albums Roses en 1954, allusion à peine dissimulée dans le texte, est porté par Caroline, dans une boîte à chapeau. C'est Pipo, le chien de berger, apparu dans les albums roses en 1953, est le conducteur du train. Le texte dit : « Comme il a beaucoup voyagé à travers la France, il connaît bien toutes les gares ». En effet, au début de l'année 1954, la dernière aventure de Pipo dans les Albums Roses s'intitule : *Le Voyage de Pipo*. Le chien fait le tour de la France à la recherche de son ami Pouf, le chat blanc.

Dès la deuxième planche de l'album, on comprend que ce voyage vers les Indes a été soigneusement préparé : Youpi a emporté de quoi se restaurer, Pouf de quoi s'instruire. La motivation du déplacement n'est pas, comme dans *Martine en voyage*, la fuite mais la « curiosité contrôlée » du touriste. L'itinéraire a été tracé à l'avance. Les moyens de locomotion savamment anticipés : le train puis le bateau. Il ne semble pas y avoir de place pour l'aventure et le hasard. Mais, c'est évidemment sans compter l'imprévisibilité des petits amis de Caroline. C'est par eux que le voyage se transforme en aventure, et que, si l'on prend les mots dans leur sens étymologique, la **pérégrination** se transforme en **voyage**.

L'itinéraire de Caroline vers les Indes n'est pas comme pour Martine une boucle mais une translation, un déplacement de la maison vers l'étrange et l'étranger. Tout au long du parcours, l'illustrateur n'aura de cesse de jouer avec les « dépaysements » et les dépaysements, passant des montagnes suisses, au désert tunisien, des îles de l'océan indien vers les côtes de l'Inde. Jamais Caroline ne panique, ne stresse devant la nouveauté, l'éloignement, l'inconnu. Les rares fois où on la voit s'inquiéter c'est pour l'un de ses petits amis qui se met en danger comme pour Noiraud qui grimpe au sommet d'un cocotier.

En reprenant les propos du journaliste du *Matin Dimanche*, du 5 septembre 2009, un contributeur de la page *Wikipedia* consacrée à Caroline écrit, dans une rubrique baptisée « la rivale » : « Le parallèle est souvent établi entre les deux héroïnes, leurs deux univers, les deux styles de dessin et les deux palettes de couleurs. Malgré un succès considérable (ou en raison de ce succès), Martine est parfois décriée ou moquée parce qu'elle est une enfant plus stéréotypée, parce qu'elle vit dans un univers plus conventionnel, parce qu'elle joue à la poupée ou à la « petite maman », parce qu'elle porte non pas une salopette rouge vif comme l'active Caroline, mais des « robes rose pastel à col Claudine ».



Dans cette communication, j'aimerais montrer que cette hypothétique rivalité, si elle s'appuie sur des convergences éditoriales (à savoir la cible identique des 6-8 ans) perd tout son sens face aux choix auctoriaux. En effet, on pourrait croire que les séries des Martine et des Caroline s'adressent exclusivement à des jeunes filles et cependant les intentions des auteurs et des illustrateurs, Gilbert Delahaye, Marcel Marlier d'une part et Pierre Probst d'autre part sont très différentes. Dans une première partie, j'aborderai la question du genre et celles donc de la cible visée par les éditeurs et du lectorat des auteurs. Dans les deux parties qui suivront, je tenterai de caractériser par leurs différences les deux héroïnes successivement.

Une histoire de genre ?

Revenons à l'origine de la création de ces deux personnages. En mai 1952, Didier Fouret, directeur de la maison Hachette, souhaite lancer une nouvelle collection qui sera constituée d'albums de grands formats, 32 cm par 24, comme ceux de la collection des Babar que la maison produit depuis 1936, en ayant racheté les droits au Jardin des Modes.

Pour lancer la collection de ce qui deviendra Les Grands Albums Hachette, Didier Fouret a besoin d'un personnage qui puisse attirer un lectorat de... garçons. Il se tourne alors vers Pierre Probst, illustrateur vedette de la collection des Albums Roses créée également par Fouret dès deux ans plus tôt. Le succès a été tout de suite au rendez-vous et en mai 1952, Fouret fait signer à Probst un contrat d'exclusivité.

Seulement Pierre Probst n'a qu'une fille, Simone, qui a 12 ans et qu'il a de nombreuses fois dessinée et peinte depuis sa naissance. Simone est une enfant intrépide, un peu casse-cou. Elle présente tous les traits de ce qu'on appelle à l'époque un « garçon-manqué ». Didier Fouret demande alors à son illustrateur d'imaginer une première histoire pour Les Albums Roses dans laquelle il pourrait présenter le personnage aux lecteurs.

Immédiatement, Probst se lance dans la réalisation d'une première maquette qui lui prend quinze jours, du 20 septembre au 2 octobre 1952. Il soumet ensuite cette première maquette à Maurice Fleurent, éditeur chez Hachette et responsable du secteur jeunesse. Ces premiers essais ne reçoivent l'adhésion ni de Fleurent ni de Fouret. Probst doit revoir sa copie. Nous ne savons rien de ce premier personnage que l'illustrateur a dû jeter. Le 14 octobre, il revient chez Hachette avec un « nouveau modèle de petite fille ». Le personnage semble satisfaire la direction d'Hachette et Probst peut reprendre les six planches de la maquette initiale. Caroline apparaît donc dans un album rose qui sort pour la mi-janvier 1953, *Youpi et Caroline*.

Non seulement Caroline prend les traits de Simone Probst mais elle en prend également le caractère. Dans *La Dépêche* du 3 janvier 2006, la fille de l'artiste confiait : « Je ressemblais comme deux gouttes d'eau à Caroline. Mes couettes et ma salopette rouge [...], Pour le reste, [mon père] a emprunté mes traits de caractère : comme Caroline, j'étais indépendante, volontaire, brave [...] ».

Déjà dans l'album *Youpi*, paru en 1951, Pierre Probst avait fait se rencontrer le jeune cocker et une enfant aux traits de Simone. Youpi est le dernier d'une grande fratrie et pour sortir du lot, il se montre plus malin et plus intrépide. Après bien des aventures dans le jardin, il finit par rentrer et retrouver le calme du foyer : « Heureusement le bébé Julie lui fait oublier ses soucis ». Le dessin de Julie, dans sa chaise, est une adaptation d'un portrait à l'huile de Simone en 1942.

Le premier album de la collection Les Grands Albums Hachette, *Une fête chez Caroline*, réunit autour de la fillette tous les petits animaux que Probst a créés pour les



Albums Roses. Ces petits animaux sont très autonomes et ont chacun leur caractère. Caroline se comporte avec eux parfois comme une mère et parfois comme une amie. La seule fois où le lecteur verra Caroline pleurer, en 1959, ce sera parce qu'on a perdu Bobi, le petit chien fragile, dans *Caroline aux sports d'hiver*. En 1987, dans *Caroline déménage*, les jeunes lecteurs apprendront, et de manière subliminale, que les huit petits amis de Caroline sont en fait des peluches que la jeune enfant fait vivre par le fait de son imagination.

Boum, Pitou, Bobi, Pipo, Kid, Youpi, Pouf et Noiraud partagent les aventures de Caroline. Caroline, dans cette première histoire, se montre très indépendante, très créative et très responsable. Caroline ne fait pas véritablement d'activité en lien avec son sexe. Elle est un vrai garçon manqué, satisfaisant à la fois un lectorat de filles ET de garçons. L'idée de Pierre Probst s'avère finalement géniale. Dans les nombreuses lettres que l'auteur reçoit et provenant de ses lecteurs, on trouve aussi bien des garçons et des filles et ce en nombre à peu près équivalent.

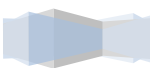
À Tournai, en Belgique, l'histoire de Martine commence en 1954. Louis Casterman, directeur depuis 1919, éditeur d'Hergé et de Tintin, apprend qu'un de ses ouvriers typographes, Gilbert Delahaye, écrit des poèmes et des textes pour les enfants. Casterman convoque Delahaye dans son bureau et lui demande de créer une héroïne et d'en raconter les histoires. Le texte sera accompagné par les illustrations d'un dessinateur qui travaille pour Casterman depuis déjà deux ans, Marcel Marlier. La première aventure de Martine, *Martine à la ferme*, naît de cette rencontre en 1954. Martine est une petite fille sage et obéissante qui aime s'amuser. À la ferme, elle vient découvrir les animaux. Elle prend soin des petits qu'elle câline. L'histoire est douce et pleine de tendresse. Martine correspond pleinement à tous les stéréotypes de son sexe et à un idéal chrétien conservateur.

Martine n'est pas Caroline et Caroline n'est pas Martine. Elles ne sont pas véritablement rivales dans la mesure où le sexe de leur lectorat n'est pas le même. Prenons encore deux albums aux titres très proches : *La Maison de Caroline* (1956) et *Martine à la maison* (1963). Dans le premier cas, Caroline vient d'acquérir une maison à la campagne, elle s'improvise alors chef de chantier et il s'agit pour les neuf amis de retaper la fermette, de la toiture à la cave, en passant par la plomberie, les peintures et le carrelage. Dans le second cas, Martine, en bonne ménagère, s'occupe de sa maison. Elle passe l'aspirateur, fait la vaisselle, cuisine, lave le linge... De toute évidence, si Caroline brouille les stéréotypes de genre, Martine les remplit à la perfection.

Entre 1953 et 2007, Pierre Probst va réaliser 44 albums narrant les aventures de Caroline qui seront vendues à plus de 35 millions d'exemplaires à travers le monde. Entre 1954 et 2010, Gilbert puis Jean-Louis Delahaye et Marcel Marlier produiront 56 albums, vendus à plus de 65 millions d'exemplaires. Comment expliquer cet engouement pour les séries populaires dans les années 1950 ? Pourquoi différencier le lectorat féminin du masculin ?

Il faut bien avoir en tête que le segment des 6-8 ans à qui s'adresse les collections des Albums roses et des Grands Albums Hachette, tout comme celle de la Farandole aux éditions Casterman, est un segment d'enfants nés entre 1942¹-1944 et 1975. Ils appartiennent principalement à ce que les démographes et les économistes ont appelé les baby-boomers. En 1959, dans les dernières pages de *La Montée des jeunes*, l'économiste Alfred Sauvy écrit :

¹ Patrice Minart, dans *La Population française dans le temps – Le baby-boom (1946-1976)*, soutient que le baby-boom commence en France dès 1942 avec la politique familiale de Vichy et le retour des prisonniers de guerre. Les effets sont repérables dès 1944.



« Ces jeunes sont là. Les classes pleines arrivent maintenant dans le groupe qu'on appelait les J3 au moment de leur naissance. Ces enfants vont faire parler d'eux non seulement par leurs besoins, mais bientôt par leurs idées, leurs actes. » (p.250)

En 1968, Jean-François Sirinelli remarque qu'un tiers des Français ont moins de 20 ans et, surtout, « les seize/vingt-quatre ans représentent à eux seuls plus de huit millions d'individus, soit 16,1% de la population » (2003, p.9). L'historien pose même la question d'une « révolution juvénile ». Ces enfants du baby-boom grandissent dans un contexte économique favorable et qui ne présente rien de commun avec celui dans lequel a grandi la génération précédente, celle que les sociologues nomment la 'génération silencieuse'. Ce contexte se caractérise par la **Loi des 4 P** : « Paix – Prospérité – Plein-emploi – Progrès ». En France, les baby-boomers ne connaîtront pas la guerre sur le sol métropolitain, grandiront avec un taux de croissance de plus de 5%, un chômage résiduel à moins de 2% de la population active (350 000 individus touchés en 1967) et des progrès technologiques continus.

Les baby-boomers constituent donc une part importante de la population avec des cohortes de plus de 800 000 nouveau-nés par an, avec un pic de 869 000 en 1949 et 858 000 l'année suivante. Le taux de natalité avoisine les 20‰ tout au long des années 1950. Dans *Des Français pour la France*, Robert Debré et Alfred Sauvy, toujours, déclarent déjà en 1946 : « L'enfant, cet éternel oublié, doit être l'ami public n°1 » (p.182). Cette classe d'âge est la plus directement concernée par la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

En 1999, Thierry Crépin et Thierry Groensteen ont montré qu'en toile de fond de cette loi, il y a la réflexion menée par la France libre et les mouvements de résistance intérieure sur la jeunesse. Non seulement, il apparaît déjà qu'il faut éduquer la jeunesse mais aussi la protéger. Il s'agit là d'un « objectif de santé morale ». L'article 2 de la loi est à ce titre, significatif et cristallise toutes les peurs que la 'génération silencieuse' peut porter pour les 'baby-boomers' :

« Les publications visées à l'article 1 ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques ».

Ce dernier point a été ajouté en 1954 ce qui coûtera la disparition définitive de Cacao. En 2010, on ajoutera également tous préjugés sexistes.

Martine et Caroline sont ainsi les pures produits de la « loi de 1949 » visant à satisfaire un désir de la 'génération silencieuse' d'éduquer et de protéger la jeunesse, de l'encadrer en lui conférant un cadre harmonieux et rassurant pour grandir. Lui donner à voir du 'beau', ce beau thésaurisé, théorisé dans les écoles d'art académiques, qu'elles soient à Tournai ou à Mulhouse. Derrière le travail de Marcel Marlier, on devine les années de formation passées à l'école Saint-Luc de Tournai ; derrière celui de Pierre Probst, les années passées à l'École des Beaux-Arts de Mulhouse et peut-être surtout l'expérience acquise pendant une dizaine d'années à travailler dans la publicité.

Il faut éduquer cette jeunesse nombreuse par la littérature de jeunesse. Si les postes alimentation et habillement représentaient 56% de la consommation annuelle des ménages en 1949 et encore 51% en 1959, le plancher symbolique de 50% est largement abaissé dix ans plus tard, avec 47%. Pour la première fois dans l'histoire française, se nourrir et se vêtir mobilisent moins de la moitié des ressources des ménages.

À leur sortie, *Martine en voyage*, in-quarto, coûte 195 Francs ; *Le Voyage de Caroline*, in-folio, 470 Francs ; un album rose, 95 Francs. En 1954, un cadre moyen gagne entre 386 et 614 Francs par mois quand un ouvrier gagne entre 210 et 310 francs par mois. Ces albums, mêmes si les bibliothèques pour enfants se développent à cette époque, restent des ouvrages destinés aux catégories les plus aisées de la classe moyenne et au-delà. Ils constituent très souvent pour ces familles au moins l'achat des Étrennes, parfois aussi celui de l'anniversaire.

Dans ce cadre socio-économique et historique, l'éducation apportée au garçon et à la fille n'était pas la même. La mixité scolaire, rappelons-le, devient la règle dans les collèges en 1963 et dans les écoles élémentaires en 1965. Le personnage de Martine remplit les conditions qui incombent au sexe auquel il est destiné. Ses aventures ne contiennent aucune place pour le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine ou la débauche. Rien n'est, en principe, là pour démoraliser la jeune lectrice.

Martine et Caroline voyagent et pour les deux fillettes le voyage est une ouverture au monde, une initiation, un enseignement, au sens étymologique du terme. Le voyage, le départ de la maison familiale, est une manière de grandir. J'oserais même affirmer que s'éloigner du foyer familial EST grandir précisément, c'est franchir des obstacles successifs, prendre de l'indépendance, affronter ses peurs et ses angoisses, se construire.

Cependant, en regardant les voyages de Caroline et de Martine, il semble bien exister au moins deux façons de voyager : l'**aventure** pleine de surprises, proche de l'exploration et de la découverte, et la **pérégrination** anticipée. Ces deux manières sont identifiées et définies, en 1577, dans un ouvrage qui fait date, le *Methodus apodemica*² de Theodore Zwinger (1533-1588). Dans cet ouvrage publié à Bâle, l'auteur reprend divers travaux. Le terme « apodémique » est un néologisme et s'appuie sur le mot grec *apodicos*, signifiant littéralement « être loin de son dème, de son pays ». Aristote parle, dans la *Politique* (V, 8-12) des *apodemiticos*, c'est-à-dire de ceux qui sont loin de chez eux, des immigrés. Zwinger et ses confrères font ainsi de l'**apodémique** un art : l'art de se déplacer loin de chez soi. Ils en distinguent deux motivations essentielles qui déterminent les modalités du déplacement : la curiosité et la piété³. Ces deux motivations peuvent être rapprochées des deux motivations que nous avons observées dans les séries des « Caroline » et des « Martine », à savoir, le loisir/curiosité et la tâche/piété. Là où Martine serait davantage dans la **pérégrination**, Caroline serait dans le **voyage**.

Pour Zwinger, le *peregrinatio*, qui a pour motivation la piété est un voyage programmé, implique trois phases successives : la préparation (*praeparatio*), le voyage lui-même (*opus ipse*) et son terme (*terminus*). Dans les aventures de nos deux héroïnes, les préparatifs sont à ranger à l'actif des grandes personnes et des adultes. Si le terminus intéresse Marlier et Delahaye, il semble quasi étranger à Probst. Pour ce dernier, l'essentiel des planches de chaque voyage porte sur l'*opus ipse*, le trajet lui-même. Ce qui arrive aux personnages, l'aventure (*ad-venire*).

Étymologiquement, le 'voyage' est un déplacement à travers les 'viae' romaines, routes toutes tracées dont la trame ramènerait toujours à Rome. 'vagari' qui a donné à la fois 'voyage' et 'divaguer' signifierait circuler aux grés de ses envies à travers le réseau viaire,

2 T. Zwinger (1577). *Methodus apodemica in eorum gratiam qui cum fructu in quocumque tandem vitae genere peregrinari cupiunt*, Bâle.

3 cf. J. Stagl (1995). *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Routledge et J. Stagl (2000). « Ars Apodemica : voyages d'étude et art du voyage ». T. Klaniczay, E. Kushnur, P. Chavy (dir.). *Histoire comparée de littérature européenne. L'époque de la Renaissance*. Tome IV, John Benjamins éd : Amsterdam, p. 285 et sq.



c'est-à-dire des voies romaines. Si la pérégrination (qui a donné 'pèlerinage') insiste sur les préparatifs, le motif et l'itinéraire pensé préalablement, sur un acte réfléchi ; le second est aussi lié à l'idée de déplacement, mais de l'imprévu celui-là, de l'exploration et non de l'expédition.

Martine pérégrinerait alors que Caroline voyagerait, au sens étymologique des deux termes. Dans les deux cas, Martine et Caroline circulent en « touristes ». Les travaux de l'anthropologue Jean-Didier Urbain montrent que ces deux manières de voyager se retrouvent chez les touristes. D'un côté, on trouve ceux qui suivent des *tours operator*, cherchant un circuit pré-construit et passant par les lieux représentatifs du circuit choisi. Il y a ceux qui cherchent, parfois les mêmes, à connaître le « syndrome d'Armstrong ». Si Martine est la touriste du premier genre, Caroline serait une touriste déguisée. Sa motivation est la « curiosité » mais elle suit les « sentiers battus ». Jamais elle ne s'aventure en dehors des « saillances », c'est-à-dire des lieux emblématiques de l'espace qu'elle visite.

Martine, petite fille rangée du baby-boom

[Diffusion d'une publicité EDF pour le chauffe-eau électrique de 1953 ou bien Publicité EDF pour l'électricité domestique].

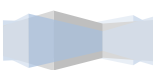
En 1963, Martine est à la maison. À la lecture de l'album, on a du mal à ne pas imaginer l'existence d'un contrat publicitaire entre Casterman et EDF. En effet, Martine et Jean veulent faire une surprise à leurs parents, ils décident de nettoyer la maison de fond en comble et de préparer le repas. À travers les différentes pièces de la maison, le jeune lecteur découvre les bienfaits du progrès portés par la « fée électricité » : l'aspirateur « la boule » de chez Hoover, le lave-linge à hublot central et essoreuse à main *Insomnia*, la cuisine équipée, le robot-Marie et le moulin à café de Moulinex. Cet album est assez emblématique de l'image des progrès techniques propres à la période que l'économiste Jean Fourastié a nommé les « Trente Glorieuses ».

Jean et Martine se sont attribués des tâches. Même si l'on retrouve en Martine une future ménagère qui sait tenir sa maison propre et en bon ordre, qui cuisine et prend soin du linge, Jean aide. Le personnage de Jean apparaît en 1957 dans *Martine à l'école*. Il devient récurrent dans les histoires de Martine comme pour composer le pendant masculin de sa sœur. De fait, la série des Martine, trois ans après sa création, n'est plus une série aussi féminine que cela. En revanche, elle reste porteuse d'un certain nombre de stéréotypes de genre.

Comme le montre l'intérieur de la maison de Martine, sa famille appartient à la tranche aisée de la classe moyenne. Lorsqu'en 1992, Martine déménagera pour un appartement, il s'agira aussi d'un appartement de *standing*. Martine grandit donc dans une famille qui a profité de la prospérité des années 1960. Je parle de famille car contrairement à Caroline, Martine a une famille qui est régulièrement représentée. On connaît son père et sa mère, son plus jeune frère Jean, son oncle François, ses amis Antoine, Michel, Françoise et Nicole.

Martine, fille du progrès, voyage... mais jamais seule comme une grande, toujours avec ses parents. Gilbert Delahaye et Marcel Marlier promènent Martine à la ferme en 1953, chez son grand-père ; à la mer en 1957, chez son oncle François.

Autre élément de comparaison avec Caroline : les deux jeunes filles partent la même année aux sports d'hiver, en 1959. Martine et Caroline passent leurs vacances dans les Alpes. Pour Martine, il s'agit des Alpes suisse, à quelques kilomètres de Berne, dans l'Oberland bernois. Le chalet qui a été réservé par ses parents et dans lequel son frère, une



amie et elle vont séjourner se situe à Lauterbrunnen. Cet élément précis de localisation n'est pas explicité par le texte dans l'album, en revanche Marlier a laissé derrière lui un certain nombre d'éléments du paysage qui témoignent de cet ancrage géographique : à la page 6, la petite église de Lauterbrunnen, à la page 7, le téléphérique qui monte à la station de Mürren et le Breithorn (3780m) en arrière-plan.

Dans cet épisode des aventures de Martine, la fillette n'est pas avec ses parents mais les adultes encadrant sont omniprésents : le moniteur de ski, la fermière qui fait faire un tour de traineau aux enfants, le vieux berger qui les emmène faire de l'escalade. Les enfants ne sont jamais placés face au danger.

Le schéma spatiogénétique qui rend compte du déplacement de notre héroïne à travers le récit donne à voir une trajectoire linéaire et ascendante. Nous commençons à Lauterbrunnen dans le fond de vallée et nous terminons dans la chaleur d'un chalet d'altitude. Fidèle à ce que nous avons pu entrevoir du comportement de Martine, cette dernière voyage en vraie touriste. Les lieux qu'elle fréquente sont des lieux carte-postale, des « saillances » pour reprendre l'expression d'Eric Thom, qui sont des points de passages obligés, des références collectives.

Martine emprunte différents moyens de locomotion auxquels Delahaye et Marlier consacrent un album entier. À chaque fois, il s'agit de faire pratiquer à la fillette et à ses amis un parcours linéaire. Lorsqu'elle prend le bateau, en 1961, avec sa professeure particulier d'anglais, c'est pour voyager à bord d'une copie du paquebot Normandie, La Martinique, et se rendre à New-York. Lorsqu'elle prend l'avion avec ses parents, en 1965, c'est pour vanter les services de la compagnie Air France et voyager à bord de la Caravelle (1955-1973), en première classe, pour se rendre à Rome. Lorsqu'elle prend le train avec son petit frère, en 1987, c'est pour se rendre de la gare du Nord à la gare de Dieppe, via la gare d'Amiens. Là encore, l'album vante les qualités de la SNCF et le confort du train Corail (1975-1989).

Dans ces trois albums, il apparaît encore très clairement que Martine appartient à la classe la plus aisée de la classe moyenne. À la page 6, nous sommes à bord d'une cabine de première classe. Page 13, Martine et ses nouvelles amies de croisière sont à la piscine, une piscine qui ressemble à celle de la première classe dessinée par l'architecte Pierre Patout, revêtue de carreaux bleus de Sèvres. Le seul gros aléa que les passagers vont rencontrer est une tempête qui semble totalement absorbée par le monstre des mers qu'est cette ville flottante.

Martine en avion sort en 1965, quatre ans après l'inauguration de l'aéroport d'Orly dont on a une représentation du hall d'arrivée à la page 5 de l'album. Là encore, les circonstances de l'accueil laissent entendre que Martine va voyager en première classe, ce qui est confirmé en page 17. Une double page est consacrée à montrer la magnificence de cet avion qui fut la gloire d'Air France et de la société française Sud-Aviation. On faisant une recherche sur les immatriculations, il se trouve que cette Caravelle 3, F-BLKF, existe bel et bien. Elle fut baptisée par Air France « Angoumois » et fut mise en service le 30 juin 1963. Cette précision est surprenante autant que ce désir de faire la publicité de la compagnie aérienne : s'agit-il d'un contrat publicitaire établie entre Casterman et Air France ? Je n'en sais rien et je n'ai pas fait les démarches auprès de Casterman pour les questionner à ce sujet. Sylvain Lesage, qui a fait des recherches sur les archives Casterman, m'a laissé entendre qu'à sa connaissance, il n'avait pas vu de contrat de cette sorte ni avec EDF, ni avec Air France ni avec la SNCF.

En revanche, il existe un *Caroline en avion* qui date de 1957 et pour lequel il y a eu effectivement une commande de la part d'Air France à Hachette. *Caroline en avion* est



destiné aux jeunes enfants qui voyagent avec AIR France et qui ont besoin de se distraire pendant le vol. Le livre sera accompagné d'un cahier de coloriages. Toutes les planches ou presque mentionnent AIR France.

Il faut préciser qu'à partir des années 1950, de nouvelles occupations apparaissent en cabine où l'on passe de plus en plus de temps. La lecture est idéale : silencieuse et économe en place. Dès les années 1930, Air France offre gratuitement des quotidiens, des magazines ainsi que ses propres publications. Aux enfants elle distribue des journaux, des livres à colorier et des jeux (découpages, devinettes, puzzles, jeux de société) tels que *Caroline en avion*. Dans cet album Caroline doit se rendre à Nice, elle se rend pour cela à l'aérogare Air-France aux Invalides. C'est l'intérieur de cette aérogare que nous montrent les pages 4-5.

L'album s'inscrit totalement dans une politique de séduction de la compagnie à l'hippocampe qui cherche à montrer la qualité de ses services mais également la grande sécurité de sa flotte qui permet de découvrir la France autrement et d'admirer « du haut les beaux paysages de France » (p.16). L'album sera à ranger au même titre que la revue *Entre Voisins*, bulletin bi-mensuel, que la compagnie destine aux habitants inquiets des zones proches du Bourget et d'Orly depuis 1958.

Enfin l'album *Martine prend le train* nous fait découvrir les transformations du monde du rail au milieu des années 1970. Le premier train emprunté par les enfants depuis Paris est un train Corail (Confort sur rail) dont la locomotive électrique, la BB 22200, s'affiche fièrement à la page 7. Et puis, Marlier nous montre l'intérieur de la nouvelle gamme de wagons dessinés par Roger talon au début des années 1970. Des wagons très modernes au lieu du vert des wagons d'avant-guerre avec air climatisé. La double-page 12-13 nous montre, sur une vue panoramique, l'intérieur dans lequel les compartiments ont disparu, remplacé par des portes coulissantes en verre fumé et où les sièges ont pris la forme de fauteuils d'avion avec tablette intégrée. Ce train tranche avec le train pris à Amiens et menant vers Dieppe, une EAD (Elément Moteur Double) X-4681 de 1963 dont on voit l'une des locomotives page 17 et l'intérieur d'un wagon page 18. Là encore, comme nous l'avons déjà dit, Delahaye et Marlier s'improvisent publicitaires.

Dans tous ces voyages, Martine circule à bord de moyens de locomotion à la pointe de la technologie. Il s'agit toujours d'une expédition : le voyage est prévu, préparé par les parents de Martine et l'enfant découvre les plaisirs du moyen de transport et de la destination. Martine est toujours dans une situation rassurante, sans crainte d'un danger éventuel.

Si l'on tente une carte qui représenterait les destinations dans lesquelles se rend Martine à travers ses près de 60 aventures, nous pouvons constater que Martine ne voyage pas beaucoup en définitive, sort très peu de l'Europe et plus particulièrement d'une région qui englobe le nord de la France et la Belgique.

Caroline, espiègle et aventurière

Dès sa deuxième aventure, en 1954, Caroline part en voyage. Le lecteur a à peine le temps de connaître l'environnement dans lequel évolue le personnage que la fillette prend le premier train pour l'Inde, lieu où se déroulera la troisième aventure.

Après ce premier voyage qui emmène Caroline et ses amis loin d'Europe, la fillette décide de poser ses valises pour un temps. Finalement, on pourrait penser qu'avec ces trois premiers titres, la collection est lancée. Les deux premiers ont permis de réunir les animaux créés par Pierre Probst autour de Caroline. Le troisième annonce la passion des voyages qui ne quittera jamais le personnage.



Et puis, la collection s'installe et Caroline aussi. Dans le quatrième volume, Caroline achète une maison à la campagne. *La Maison de Caroline*, en 1956, relate l'aménagement d'une maison de campagne que la famille Probst a acquise à quelques kilomètres de Chartres. Cet album n'a rien à voir, comme nous l'avons déjà dit avec celui de la collection des Martine au presque même titre. Caroline n'est pas une petite maman, ni une petite femme d'intérieur : elle bricole, est chef de chantier, prend en main l'aménagement de ce qui deviendra un refuge pour elle et sa petite ménagerie. Caroline, avec ses couettes et son joli minois, ne s'inscrit pas dans les stéréotypes de ce genre. Elle part chasser sur les terres de l'autre sexe dans lesquelles elle prend toute sa place et son essence. Dans l'épisode suivant, *L'Automobile de Caroline*, c'est le trajet hebdomadaire pratiqué par les Probst depuis leur appartement de La Garenne-Colombes vers leur résidence secondaire beauceronne qui est narré. Là encore, il n'y a ni place pour l'adulte ni pour le sexe opposé. Caroline conduit en toute liberté sur les routes de campagnes, s'enivre de la vitesse. Caroline n'est pas androgyne, Caroline est une « femme de son temps », comme Sagan qui, à la même époque, défraie la chronique par son insolence et sa jeunesse. Le succès de *Bonjour tristesse* en 1954 interroge sur la jeunesse (Sagan n'a que 16 ans) et sur le sexe opposé. La presse reproduit partout l'image d'une jeune fille libre qui, à peine starisée, s'achète, avec ses premiers droits d'auteur, une voiture de sport décapotable.

L'année suivante, Caroline reprend les voyages. Elle part en vacances en montagne et découvre les joies du camping. En 1959, après la montagne en été, la fillette part aux sports de montagne en hiver. S'achève avec cet album-ci une deuxième époque dans la série. La trajectoire de Caroline aux sports d'hiver est une boucle. Caroline part d'un lieu connu (la ville) vers une aire inconnue jusque-là (les sommets enneigés) et revient à la ville, lieu connu (la gare des Vallées, à la Garenne-Colombes). C'est le départ d'un espace clos (le magasin de la page de garde), son extraction, qui lance le personnage dans le voyage et l'aventure : le récit commence et la montagne apparaît. Les trois planches qui se suivent suggèrent une ascension lente vers le haut des pistes : gare d'arrivée / front de neige / télésiège. Dans cette dernière planche, les câbles du télésiège partent de l'angle inférieur gauche pour sortir de la page dans l'angle supérieur droit. Caroline montre du doigt un endroit hors cadre qui se situe encore plus haut. Les quatre planches qui défilent ensuite sont toutes des scènes de descente. La structure graphique de la planche est alors inversée et les éléments suivent un axe qui part du haut de la page de gauche pour venir se perdre en bas de la page de droite. Outre le fait que Probst s'évertue à montrer les différentes activités possibles à la montagne l'hiver (slalom, saut, patinage), il éveille le jeune lecteur sur les dangers objectifs de la montagne. C'est le seul album dans lequel Caroline pleure parce que Bobi, imprudent, s'est engagé sur une piste de saut et a atterri on ne sait où... et tout le monde le cherche.

Avec *Caroline en Europe* s'ouvre véritablement l'époque des grands voyages pour Caroline : d'abord à travers les pays du Marché Commun puis les États-Unis (*Caroline au ranch*, en 1961), au Pôle Nord (1962) ou le Canada en 1967. Une interruption de douze ans met un terme à cette troisième époque. En 1979, Caroline repart d'abord à Paris (1972) puis à la campagne (*Caroline en randonnée*, 1982 ; *Caroline à la ferme*, 1987). Les grands voyages reprennent aussi : l'Égypte (1991), la Russie (1992), l'Amérique (2001). Cette dernière période dans la production sérielle, à travers le cheminement effectué par le personnage, donne l'impression que Probst, qui a souhaité faire autre chose que Caroline, renoue avec son personnage, relance la « machine » par des trajets très courts puis plus lointains.

À travers toutes ses aventures, Caroline a parcouru un total d'environ 57 400 km, sans compter le voyage sur la Lune de 384 400 km aller. Les deux cartes des voyages de



Caroline montrent l'étendue des paysages et des contrées partagées avec les jeunes lecteurs. Trois échelles se distinguent très clairement : l'échelle régionale, nationale et internationale. Plus de la moitié des albums de la série relate un voyage.

Les déplacements de Caroline à travers ses aventures sont de deux ordres : soit une translation (d'un point A vers un point B), soit une boucle (du point A au point A). Quand Caroline quitte son domicile pour des espaces qui lui sont inconnus c'est principalement pour prendre des vacances (11 cas sur 23) ou pour réaliser une « tâche » telle que porter secours à un animal en détresse ou rendre un service (12 cas sur 23). Les tâches sont pratiquement toujours précédées d'une translation vers les espaces où elles doivent être réalisées. La boucle est la trajectoire privilégiée des « loisirs », symbolisant une sorte de divagation touristique dans l'espace découvert pour l'occasion.

Avant même la création de Caroline, Pierre Probst était fasciné par les voyages et ce sont les petits animaux qui entoureront Caroline qui en furent les principaux protagonistes. En 1953, par exemple, Youpi part en vacances au bord de la mer avec sa nouvelle maîtresse, Caroline. Dans ce petit album rose, Youpi est confronté à tous les dangers du littoral : les grandes vagues, les crabes pinceurs, les poissons de fond de mer, la noyade... Heureusement, Caroline, peut-être alors cantonnée à un rôle de « petite maman », prend soin du chiot et veille à sa sécurité.

Trois double-pages sont particulièrement intéressantes et montrent comment Probst investit la planche et joue avec la pliure. Ainsi aux pages 6-7, le calme de la plage, page de gauche, se transforme en menace sur la page de droite d'une déferlante. La continuité du trait qui dessine la surface de l'eau insiste sans doute sur le fait que derrière le calme peut se cacher la tempête.

Aux pages 10-11, la sinuosité de la plage est affirmée sur l'ensemble de la planche. Sur la page de gauche, Youpi est intrigué par un crabe qui finit par se jouer de son poursuivant page de droite. Enfin, pages 14-15, Youpi pourchasse un poisson multicolore page de gauche. Pris dans un tourbillon sous-marin, il se retrouve encerclé par une bande de poissons hostiles page de droite. Ces jeux graphiques, si l'on peut dire, participent du langage iconotextuel. Probst utilise toutes les ressources de la double-page pour raconter en images et par l'image. On voit ici regroupées toutes les fonctions du *graphein* qui, au sens étymologique, désigne à la fois le dessin, l'écriture et la gravure. Nous sommes dans cet esprit-là avec Pierre Probst. Nous le sommes moins chez Marcel Marlier qui accorde un grand soin à l'image illustrative. Il n'existe pas, à mon sens, de véritable dialogue entre le texte et l'image. Delahaye écrit et Marlier met en image. Là où Marlier est davantage un illustrateur de talent, utilisant à ses débuts la gouache jusqu'à l'aérographe à la fin de sa carrière ; Probst est un graphiste, jouant avec autant de talent sur le dessin, la couleur et la mise en page.

L'album rose sur lequel, nous aimerions nous arrêter maintenant est celui de 1954 intitulé *Le Voyage de Pipo*. Dans cette deuxième aventure, le petit chien de berger part à la recherche de Pouf, le chat blanc. Cet ouvrage préfigure de six ans ce que sera *Caroline en Europe*. La couverture de ce petit album rose est déjà programmatique. Pipo y est représenté avec une valise sur laquelle on trouve trois autocollants au nom des villes qui seront traversées par le personnage : Quimper, Colmar et Arles. Il porte, accroché à son cou, la photo de Pouf, l'animal recherché, motif de son voyage. Enfin, en arrière-plan, une silhouette de train laisse comprendre qu'il s'agira là du moyen de locomotion emprunté par notre héros.



Émerveillement face à la géographie de la France : « Voici Paris ! Voici Le Mans ! Voici Dijon ! Voici Rouen ! Tout le beau pays de France. Pipo regarde, émerveillé, ces montagnes et ces vallées et ces nuages qui s'élancent très haut dans le ciel. Quel beau voyage, de Bretagne en Alsace et des Vosges jusqu'en Provence ! Le train s'arrête enfin ». Pour chaque région, Probst décline paysage, environnement culturel et gastronomique. La trajectoire réalisée par Pipo est une boucle. On s'aperçoit finalement que Pipo a changé de conduite spatiale en cours d'histoire. En effet, au début du récit, la motivation de Pipo est de retrouver Pouf. Sa trajectoire s'annonce comme une translation vers l'endroit où se trouve Pouf et qui est, bien entendu, différent de celui où se trouve Pipo.

Après avoir parcouru la France de long en large et du Sud au Nord, Pipo prend goût au voyage pour le voyage. Circuler n'est plus alors pour lui une tâche à accomplir pour retrouver son ami mais une déambulation pour appréhender l'espace et explorer. Sa trajectoire devient alors une boucle le reconduisant à son domicile alpestre. Et lorsque Pipo retrouve son ami Pouf qui, finalement, n'avait pas bougé, il lui dit : « Grâce à toi, j'ai voyagé [...]. Qu'il est beau notre pays ! Je connais maintenant la France ».

Dans *Le Voyage de Caroline*, sorti la même année que *Le Voyage de Pipo*, en 1954, Caroline souhaite répondre à l'invitation de Pitou : « Je vous invite à venir passer vos vacances dans mon pays, aux Indes ». La scène d'ouverture qui figure sur les pages de titre et de dos de première de couverture, est une scène assez énigmatique. Une locomotive, conduite par Pouf et Noiraud, est sur le point de partir vers la droite de l'image, invitant le lecteur à la tourne de page et à entrer dans la suite de l'histoire. Caroline et tous ses amis sont précipités dans un départ imminent, comme pris au dépourvu. Pourtant, les bagages de chacun ont été faits, un train a été réservé et affrété, un bateau a été chargé dans les wagons de queue, Pouf a pensé à prendre les guides bleus de chacun des pays qui seront traversés. Non vraiment, tous ces éléments montrent que décidément rien ne s'est fait dans l'urgence et la précipitation.

À chaque tourne de page, les personnages sont plongés dans un nouveau paysage et, de fait, chaque paysage « empaysé ». Le philosophe Alain Roger⁴, qui parle à la suite de Montaigne, d'artialisation de la nature par le paysage, explique qu'il existe un processus qui fait que chaque pays observé est transformé, par celui qui l'observe, en paysage. L'empaysement est un processus qui transforme le pays observé ou que l'on a en tête par les filtres de notre culture, de notre vécu, de nos propres représentations esthétiques. Et à son tour, le paysage obtenu construit pour le non habitant un « pays » nourri de représentations. Voyager avec Caroline correspondrait à une succession de dépaysements et d'empaysagements.

Si vous réfléchissez tous un instant et que vous remontez le fil du temps, vous aurez tous en tête, j'en suis certain, un album qui a marqué votre enfance. Pour moi, c'est Caroline aux sports d'hiver. C'est par cet album que mes cousines, plus âgées, me firent découvrir la montagne où elles allaient skier chaque hiver. Elles me lisaient les pages de ce grand livre et j'y découvrais combien cet espace montagnard, qui m'était alors totalement étranger, pouvait être source de joies et de peines, d'émotions paysagères, de dépaysement, voire de dépaysement. Bien des années plus tard, lorsque je me rendis pour la première fois en montagne, je fus partagé entre une impression d'émerveillement certes mais également de

⁴ A. Roger (1995), *La Théorie du paysage*, p.445.



« déjà-vu ». Je ne peux m'empêcher aujourd'hui de penser que la lecture de Caroline m'était revenue par bribes des limbes de mon enfance.

Ce que proposent Probst, Delahaye et Marlier, à travers des albums, ce sont des « pratiques d'attachement au monde » que l'enfant capitaliserait. Au sens bourdieusien, les albums pour enfants de ce type participeraient de la construction d'un capital culturel spatial, dans lequel, l'enfant devenu adulte, irait puiser toute sa vie à la fois des stéréotypes mais également des pratiques. Martine, Caroline et ses amis arrivent dans un espace inconnu et apprennent à s'y attacher, à l'habiter. Là où Martine reste davantage dans le connu et s'attache aux relations interpersonnelles, Caroline s'ouvre au monde et à son extrême diversité.

Ces deux collections sont aujourd'hui ce qu'on peut appeler des *long-sellers*. Si, comme le montre cette photographie prise dans un supermarché, Martine est toujours très présente, Caroline tenterait à disparaître un peu. Là où Casterman semble énormément rester attaché à un personnage qui a fait son succès dans les années 1950, au même titre que Tintin, Hachette semble aller chercher ailleurs, comme la maison l'a toujours fait d'ailleurs.

Pour la rentrée 2018, Hachette a décidé de donner un coup de fouet à la série des Caroline en décidant de la rajeunir et de créer l'événement. Elle a fait appel à un jeune illustrateur, Clément Masson, et à une auteure confirmée, Anne Gutman, pour sortir une « nouvelle histoire ». *Caroline fête son anniversaire* reprend les personnages créés par Pierre Probst pour leur faire vivre de nouvelles aventures. Clément Masson, ancien élève de l'école Émile-Kohl de Lyon reprend assez fidèlement les traits de Caroline et de ses huit petits amis tout en ajoutant sa propre personnalité. Anne Gutman, à qui l'on doit la série des Pénélope, fournit un texte également assez fidèle à ce que Probst écrivait à ses débuts. Les amateurs y retrouveront un mixe de *La Maison de Caroline* et d'*Une fête chez Caroline*.

Hachette a misé sur une tranche d'âge de lecteurs très jeunes, les 3-6 ans. L'histoire est somme toute très casanière et me paraît très éloignée de ce que Probst avait réussi à développer pour son héroïne. Elle ne voyage plus et on aurait aimé encore voyager avec elle. Martine nous parle de la vie de tous les jours, des loisirs des enfants, des goûters voire des problèmes environnementaux. Caroline nous ouvre à d'autres horizons, nous fait découvrir le monde. Et là, je devrais mettre ma phrase à l'imparfait. Nous aurions tellement voulu continuer à voyager avec elle. Il y a tant de pays et de contrées non « explorées » par les neuf personnages de Probst.

